

Note de la fin

Raphaëlle de Groot

2006

En exercice trouve son élan dans un mouvement de retour sur ma propre subjectivité d'artiste, un mouvement qui questionne par extension le cadre de l'art et ses principaux repères. Mon parti pris dans ce projet voulait susciter un décalage qui puisse ouvrir un espace où penser l'artiste et se chercher comme spectateur. Pour y parvenir, ma tactique a été d'adopter une contre-posture comme attitude de création, de forcer une forme d'*inversion*. C'est ce qui m'a amenée à transformer la galerie en atelier, à suspendre l'aboutissement d'un résultat fini, à faire du spectateur un protagoniste obligé de l'œuvre, à exploiter la position renversée du pendu et à m'imposer d'autres types de contraintes qui toutes provoquaient une dépossession (perte de la vue, perte d'une image de soi, perte d'une liberté d'action, etc.).

L'épreuve malmenait la figure héroïque de l'artiste pour éclairer autrement le travail de création et nous amener à interroger la nature de l'art. En effet, à partir du moment où l'artiste met en question son autorité et son autonomie, repousse la finalité de l'œuvre et délègue son regard, refuse une posture de contrôle et défait sans arrêt ce qu'il fait, qu'en est-il de ce qu'il produit? Alors que j'étais suspendue dans le vide par mon pied ou enterrée dans un tas de rebuts, je me suis demandé si ma mise en exercice ne s'était pas transformée en mise à mort. L'espace que j'avais créé était pourtant celui d'un *projet* résolument tourné vers l'exploration de possibles et l'émergence de formes, non vers leur annihilation. Mais pour *faire* il me fallait défaire, désapprendre, «décomprendre» – me mettre en situation d'expérimenter ce que je ne savais pas produire; un processus impliquant de délaisser tout point d'appui, de me projeter dans l'inconnu. L'attitude suppose nécessairement de défier ses ornières et de se mettre en péril. Défaire, désapprendre, «décomprendre», – se «défabriquer» –, c'est *oser* se perdre pour être attentif au monde d'une autre manière.

Mon pari, dans *En exercice*, c'était de réussir à façonner une forme dans ce glissement, une figure qui serait tout à la fois la positivité et la négativité de ce risque inhérent à la création – la représentation même d'un possible qui voit le jour à travers l'instabilité d'un dépassement incertain. Dans ce geste, les images de chute, de désagrégation, de disparition et d'échec sont indissociables d'une prolifération foisonnante et d'un excès qui relèvent de la vie.

Être artiste, suivant cet esprit, c'est faire l'expérience de ses limites, briser l'idée d'une réalité statique, rompre les schémas rigides et travailler dans un mouvement critique qui n'exclut jamais l'inconfort.

L'inversion à l'œuvre dans *En exercice* – le fait d'exposer un *envers* dans un *endroit* – créait un terrain d'action équivoque. La recherche voulait réunir en un même temps l'expérimentation et sa mise en représentation, une expérience et ses traces, la présence du corps et sa mise en image, comme pour forcer le regard à considérer tout cela simultanément. Or, la rencontre entre le temps présent du spectateur et le temps long du projet – soit celui du continuum et du cumul d'épreuves dans lequel je m'inscrivais – provoquait un décalage irréconciliable. C'est précisément autour de cet écart irrésolu que se révélaient les «nœuds» problématiques de l'exercice. Le spectateur était appelé à se projeter dans un mouvement plus grand que ce qui lui était donné de percevoir dans l'instant. Il devait extrapoler à partir de gestes et de restes les contours flottants d'une forme qui le tenait en suspens. De mon côté, la volonté d'établir un contact avec le visiteur devenait le mobile de stratégies et de tactiques pour me départir de mon autorité et briser la distance qui me séparait lui. Dans l'entrechoquement de ces deux perspectives, la réunion d'aspects antagoniques et concurrents créait une ambiguïté et une impression de désordre qui nous poussaient à réviser nos critères, nos définitions, nos catégories et nos exigences. Dès lors, le regard se voyait mobilisé dans une quête interrogeant sa propre image.

C'est peut-être là le pouvoir de l'art, dans l'expérience d'une brèche qui produit de la lucidité à travers la recherche d'un reflet qui disparaît sans cesse sous nos yeux – le reflet même de notre humanité.